

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 31.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 80		Boite 193, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 1er DECEMBRE 1881.



Périne saisit le brancard et fit un appel à toutes ses forces. (Page 293, col. 2.)

PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

Restaient donc le grand serpent de mer, figuré tant bien que mal par une peau de serpent boa empuilée, et l'alcide forain, dans la personne de Jean Rosier lui-même qui continuait à soulever, avec de prodigieux déploiements de force musculaire, un canon de bois blanc auquel une couche de peinture bronzée donnait une formidable apparence.

Jean Rosier, chantant toujours, mit *Cog & pâte* entre les

brancards, attachant tant bien que mal les cordes qui servaient de traits, fit monter dans la carriole sa femme et sa petite fille, monta lui-même, agita son fouet, et sortit de la cour en accrochant la borne, tandis que Monique Clerget, debout sur le seuil de l'auberge, criait aux saltimbanques :

— Bon voyage et bonne chance, mes braves gens !

Le piteux équipage s'éloigna cahin-caha, au pas inégal du bidet, secouant le falot attaché à l'une des ridelles et dont la clatée pâle traçait sur la route blanche un cercle faiblement lumineux.

Jean Rosier continuait à chanter tout du haut de sa tête :

Si je meure, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin....

Mais sa voix s'affaiblit peu à peu et finit par se perdre dans l'éloignement.

Ce n'était point un mauvais drôle que Jean Rosier, le saltimbanque, c'était même un honnête homme, dans ce sens que pour rien au monde il n'aurait pris le bien d'autrui, et qu'il aimait tendrement sa femme et sa fille, seulement il avait un défaut qui paradysait toutes ses bonnes qualités, c'était une tendance irrésistible à l'ivrognerie.

Le vin et l'eau-de-vie exerçaient sur lui des fascinations contre lesquelles il n'essayait même pas de lutter, sachant à merveille qu'il serait vaincu dans la lutte, et considérant en définitive sa défaite comme un grand bonheur.

Or, il arrivait à Jean Rosier ce qui n'advient que trop fréquemment parmi les ivrognes, c'est à-dire qu'il ne savait ni ne pouvait porter la boisson.

A peine avait-il bu une bouteille de vin ou quelques gorgées d'alcool, qu'une ivresse rapide, presque instantanée s'emparait de lui, et se manifestait tantôt par les transports d'une gaieté sans cause, tantôt par une humeur sombre et farouche, et par une brutalité quasi bestiale, qui n'épargnait personne, pas même sa femme, pas même sa fille.

De là venaient l'inquiétude et la terreur de Péline, lorsqu'elle avait vu la maîtresse de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* remplir la gourde du saltimbanque.

Le reste du temps, c'est-à-dire quand il n'avait pas eu la fatale occasion de boire, Jean Rosier était l'homme du monde le plus doux et le plus facile : il se laissait mener par sa femme à laquelle il reconnaissait sur lui une très-grande supériorité morale et intellectuelle, et il lui obéissait passivement sans discuter ses volontés et souvent même sans chercher à la comprendre.

Péline, enfant abandonnée, trouvée un beau matin sur une grande route, sur un tas de pierre, à l'entrée d'un village, avait été recueillie et adoptée par une sorte de bohémienne qui comptait la faire mendier un jour pour son compte et qui, en attendant, la nourrissait fort mal et la battait fort bien.

Péline atteignait à peine sa sixième année lorsque cette étrange bienfaitrice mourut.

Elle pleura cette mégère qui lui faisait payer si durement une si maigre hospitalité, et, pour la seconde fois depuis sa naissance, elle se trouva sur la grande route, sans amis et sans pain, obligée pour vivre de solliciter la charité publique.

Si jeune que fût Péline, elle avait une sorte de fierté native qui lui rendait odieuse cette mendicité, accueillie d'ailleurs presque partout par des rebuffades humiliantes et brutales.

Une troupe de saltimbanques vint à passer dans le pays. La petite fille était mignonne et jolie, et ne dépendait de personne : le chef de la bande pensa qu'elle pourrait rendre de petits services immédiats et qu'elle deviendrait par la suite une très-utile acquisition.

En conséquence, il lui proposa de l'amener, et Péline accepta cette offre avec une joie qui tenait du délire.

Nous n'avons point à raconter ici l'existence de l'enfant devenue jeune fille ; disons seulement que Péline, malgré sa fraîche beauté qui se faisait chaque jour plus rayonnante, et

qui lui attirait ce qu'on est convenu d'appeler des propositions brillantes, resta aussi complètement honnête que la fille la plus chaste, élevée sous les yeux et sous la surveillance de la meilleure des mères.

Les déclarations passionnées des jeunes gens, les offres dorées des vieux et riches libertins, ne firent naître dans l'esprit et dans le cœur de Péline ni émotion, ni ambition, et ne lui causèrent que dégoût infini et humiliation profonde. Elle aurait donné tout au monde pour s'y pouvoir soustraire, mais le moyen ? Et qui donc, je vous prie, serait assez naïf pour accepter comme chose sérieuse et respectable la vertu d'une saltimbanque ?

Dans la troupe dont Péline faisait partie, brillait au premier rang un *Alcade* du nom de Jean Rosier. Il devint éperdument amoureux de la jeune fille, sans oser le lui dire, car cet hercule, aux biceps puissants, était d'une nature timide et concentrée.

Il semblait peu probable que Jean Rosier dût être jamais payé de retour. Ce fut cependant ce qui arriva, grâce à une circonstance toute fortuite.

Un soir d'été, les saltimbanques venaient de donner une représentation de leurs exercices dans un gros bourg du midi de la France.

Péline accablée par la chaleur du jour, et ne réfléchissant point au péril qu'elle pouvait courir, avait quitté la baraque pour s'aller promener toute seule au clair de la lune, au bord d'un ruisseau qui traversait le bourg.

La nuit était radieuse ; une brise fraîche et parfumée passait sur la terre et faisait frissonner les branches des saules avec un doux murmure. Les étoiles se miraient dans l'eau tremblotante, comme des lucioles tombées du ciel.

Au milieu de ce calme, de cette fraîcheur, Péline se sentait vivre, et, sans y penser, elle s'était éloigné beaucoup, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face d'une bande de cinq ou six mauvais drôles qui la reconurent, l'entourèrent et commencèrent à l'accabler de leurs brutales galanteries.

Un tel début prouvait clairement que bientôt les jeunes misérables ne reculeraient point devant les plus odieuses violences. Péline éperdue se débattait, appelait à l'aide, mais presque sans espoir, car l'endroit était désert et l'heure avancée.

Elle se jurait à elle-même de résister, cependant de résister jusqu'à la mort, et elle se tenait bravement parole, quand soudain un homme bondit sur les assaillants avec un cri de colère, les renversa, dans un impétueux élan, comme les épis mûrs coupés par le faucheur, jeta deux d'entre eux au milieu du ruisseau, soula les autres sous ses pieds et les laissa tout meurtris, disloqués, presque sans connaissance.

Il saisit ensuite et souleva Péline, qui n'avait plus de force, maintenant que le péril était passé, et il l'emporta dans ses bras, comme une mère emporte son enfant endormi.

Ce sauveur, arrivé si fort à propos, ne se trouvait là, hâtons-nous de le dire, ni par miracle, ni par hasard.

C'était Jean Rosier, qui, depuis le moment où la jeune fille avait quitté la baraque des saltimbanques, la suivait à distance, assez loin pour qu'elle ne s'aperçût point de cette surveillance occulte, assez près pour qu'il lui fût possible de venir à son aide en cas de besoin.

On vient d'avoir la preuve que la précaution était bonne.

— Mon ami, balbutia Périne, lorsque l'écrasante émotion qui l'écablait se fut un peu dissipée, je vous dois plus que la vie. Comment ne sera-t-il jamais possible de vous témoigner ma reconnaissance !

— Ah ! ma'm'selle Périne, répondit Jean, si vous vouliez, ça vous serait bien aisé.

— Et, demanda la jeune fille, non sans étonnement, de quelle façon ?

Jean Rosier eut un gros rire, pour cacher l'immense embarras qui s'emparait de lui. Comme tous les gens très-timides, il était capable d'agir avec résolution dans certains cas extrêmes, dans certaines occasions décisives, et celle qui se présentait en ce moment était de ce nombre.

En conséquence, il brûla ses vaisseaux et répondit :

— En permettant, ma'm'selle Périne, que je devienne votre mari.

Mon mari ! répéta la jeune fille stupéfaite. Vous voulez être mon mari ? vous ? Jean Rosier ?

— Oui, ma'm'selle Périne, quoique je sache bien que je ne mérite point un si grand honneur, et qu'une personne comme vous n'est certainement pas faite pour moi.

— Mais, demanda Périne, vous n'aimez donc ?

— Si je vous aime ! s'écria Jean Rosier ; puis il ajouta, en prenant une physionomie effarée :

— Est-ce que vous ne vous en étiez jamais aperçu ?

— Jamais.

Périne disait vrai. La pauvre enfant ne possédait pas un seul grain de coquetterie, et Jean Rosier s'était bien effacé et si constamment tenu dans l'ombre, que rien au monde n'avait pu faire deviner son violent amour à celle qui en était l'objet.

— J'avais cru... j'avais espéré... reprit l'alcide en balbutiant. Ah ! c'est bien vrai que je n'osais vous parler de rien. Mais il me semblait qu'il y a des choses qu'on comprend sans qu'on les dise, surtout quand le cœur peut y correspondre. Faut croire que je m'étais trompé, et que ce n'est pas toujours comme ça, puisque vous n'avez rien vu, rien deviné.

Périne baissait la tête et gardait le silence.

Jean Rosier continua d'une voix entrecoupée et dans laquelle on sentait des larmes.

— Il ne faut pas m'en vouloir pour ça, ma'm'selle... ce n'est point ma faute si je suis tombé amoureux de vous... c'était plus fort que moi. J'aurais voulu garder mon secret, et je sais bien que je le devais... il m'est échappé malgré moi. Mais ça ne m'arrivera plus... plus jamais. Ce que j'ai fait pour vous tout à l'heure, ça sera le grand bonheur de ma vie, voyez-vous. Jusqu'à mon dernier jour je me souviendrai qu'il y aura eu un moment où je vous ai été bon à quelque chose. Ce souvenir-là me consolera de tout... Même de ce que vous n'avez point d'amitié pour moi.

— Que dites-vous ! s'écria vivement Périne. Point d'amitié pour vous ! me prenez-vous donc pour une ingrate ? Depuis longtemps je vous connaissais comme un bon et brave garçon, et vous venez de me prouver tout à l'heure que vous étiez un homme d'un grand courage ! ne doutez donc pas de moi ! Jean Rosier, car j'ai de l'amitié pour vous et beaucoup...

— Comment ? bien vrai ? s'écria l'alcide qui sentait son cœur déborder, mais qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Foi d'honnête fille !

— Ce n'est pas la reconnaissance qui vous fait me parler comme ça ?

— Non, car ce que je viens de vous dire, je vous l'ai dit dans toute la sincérité de mon âme.

— Mais, reprit Jean Rosier haletant, ce que vous avez pour moi dans l'âme, c'est l'amitié d'une sœur pour son frère, n'est-ce pas ? Ça ne pourrait jamais devenir l'attachement d'une femme pour son mari ?

Périne hésita pendant un instant, et sous les blanches clartés de la lune on put voir une rougeur ardente envahir son visage.

— Pourquoi ? répondit-elle enfin. Si vous étiez mon mari, vous auriez le droit et le devoir de veiller sur moi et de me défendre comme vous l'avez fait tout à l'heure, et personne, vous le savez, n'oserait m'insulter ! Dans la profession que j'exerce, une femme qui veut rester honnête doit avoir un mari bon et brave... et j'aurais cherché longtemps, je crois que je n'en pourrais trouver un plus brave et un meilleur que vous.

— Mais alors, s'écria Jean Rosier, chez qui la joie la plus délirante remplit sans transition la plus navrante angoisse, mais alors, ma'm'selle Périne, vous m'acceptez donc pour mari ?

— Eh oui ! certainement, mon ami, je vous accepte, et je vous promets que vous ne vous repentirez jamais de m'avoir pris pour femme.

Il est des ivresses du cœur qui peuvent se comprendre, mais que la plume est impuissante à décrire. Jean Rosier éprouvait une de celles-là.

Quinze jours après l'entretien que nous venons de reproduire, Périne était, devant Dieu et devant les hommes, la femme de l'alcide.

Les commencements de cette union furent heureux. La passion de l'ivrognerie n'était pas encore devenue pour Jean Rosier une de ces maîtresses impérieuses auxquelles on sacrifie tout. Le mari de Périne, absorbé dans la lune de miel de son amour, avait renoncé d'une façon à peu près complète au culte de la dive bouteille. Il ne pensait qu'à sa jeune femme et faisait pour elle et pour lui les rêves les plus ambitieux ; il se voyait à la tête d'une troupe de saltimbanques dont elle serait la reine, parcourant la France, faisant même quelques excursions à l'étranger, précédés sur tous les champs de foire par une renommée légitime, et conquérant la fortune, ou du moins l'aisance, à la force des biceps et de la mâchoire.

Jean Rosier possédait quelques économies. Il les employa à acquérir une charrette hors d'âge et un vieux cheval le prédécesseur de *Coc-en-pâte*, le mal nommé ; il se procura deux ou trois *phénomènes* d'occasion, il engagea un pitre et deux musiciens faméliques, et, abandonnant avec Périne la troupe dont ils avaient fait partie jusqu'alors, il résolut de voler de leurs propres ailes et de courir les aventures pour leur propre compte.

Nous ne nous ferons point l'historien du roman peu comique de ces pauvres diables pour qui la chance ne se montra pas un seul instant favorable. Dès leurs premiers pas dans la carrière indépendante des *artistes en foire*, la gêne, pour ne pas dire plus, devint leur compagne fidèle.

C'est tout au plus, si à force de travail, ils parvenaient à vivre à peu près et à entretenir tant bien que mal leur personnel.

Jean Rosier tombant du haut de ces rêves brillants dans cette glaciale réalité, manqua complètement de philosophie, et prouva que s'il avait la force d'un Hercule pour soulever des canons à bras tendus ou des futailles avec ses dents, il était plus faible qu'une femme en face de la désillusion.

Il prit le chagrin à cœur, et, ainsi que cela arrive trop souvent dans certaines classes, il se remit à boire pour se consoler.

Le remède était pire que le mal, et son infaillible résultat ne se fit guère attendre, c'est-à-dire qu'à la gêne dont nous avons parlé succéda bien vite une misère d'autant plus profonde que, sur ces entrefaites, Péline mit au monde une jolie petite fille, dont la naissance amena quelques dépenses indispensables. L'enfant reçut le nom de Georgette.

Deux ou trois ans se passèrent. Les musiciens n'étant plus payés avaient gagné pays; le pitre seul, soit insouciance, soit attachement, était resté fidèle à la fortune, ou plutôt à l'infortune de ses patrons. Le vieux cheval, épuisé par l'âge et par des jeûnes trop fréquents, était mort un beau matin sur la route, et *Coq-en-pâte*, qui ne valait guère mieux que lui, l'avait remplacé.

Georgette grandissait et devenait jolie comme un ange. Péline restait belle et se roidissait courageusement contre le malheur. Jean Rosier continuait à boire chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, et s'abrutissait de plus en plus.

Telle était la situation des pauvres saltimbanques au moment où nous venons de faire leur connaissance à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, et nous avons entendu Péline dire à Monique Clerget qu'ils n'avaient même pas conservé leur pitre que la maladie retenait dans un hôpital.

V.—Un dernier malheur.

Rejoignons nos personnages que nous avons laissés suivant lentement la route qui conduit de Rixviller à Remiremont.

Jean Rosier, assis sur le devant de la carriole et faisant claquer son fouet, égrenait d'une voix chevrotante l'interminable chapelet de ses refrains bachiques. C'est à peine s'il s'interrompait de temps à autre pour crier :

—Hue, bidet ! Allons, Coq-en-pâte, du train, mon fils.

Et la mèche du fouet, corollaire inséparable de ces paroles, éinglait la maigre échine et la roide encolure de la haridelle.

Hâtons-nous d'ajouret que Coq-en-pâte secouait les oreilles, se tortillait dans les brancards, mais ne faisait point un pas plus vite que l'autre.

Péline, assise ou plutôt à demi couchée sur une botte de paille, et serrant contre sa poitrine la petite Georgette assoupie, se sentait très-inquiète de voir les guides entre les mains de Jean que son état d'ivresse rendait incapable de diriger le cheval et d'éviter un mauvais pas, s'il se présentait.

Or, essayer de les lui prendre ou de les obtenir de lui, c'était à coup sûr provoquer une scène violente, et, au lieu d'éviter le danger, le rendre plus immédiat.

Peu à peu, cependant, la jeune femme se rassura ou du moins ses inquiétudes diminuèrent. La nuit n'était point obscur, nous le savons; la route large et bien entretenue, se déroulait sur un plan doucement incliné et semblait monter à l'infini entre deux rangées de grands arbres.

Péline se démontra à elle-même que le péril n'existait pas,

et qu'en un chemin si facile le bidet n'avait besoin que de son instinct pour se diriger.

Ses inquiétudes se trouvant à peu près dissipées, elle ne résista plus que mollement à la somnolence qui s'emparait d'elle. Les mouvements de la charrette la berçaient. Ses épaules s'appuyèrent à la botte de paille qui leur servait de dossier; un brouillard s'étendit devant ses yeux; elle n'entendit plus que comme à travers une muraille la chanson monotone de son mari: enfin ses paupières s'abaissèrent et elle s'endormit.

Jean Rosier ne tarda point à suivre cet exemple. Les notes qui s'échappaient de son gosier devinrent plus lentes et plus sourdes, et finirent par s'éteindre tout à fait; la tête se balança d'une épaule à l'autre; il essaya de lutter encore cependant, il eut la volonté et la force de porter à ses lèvres le goulot de sa gourde et de lui donner une longue accolade.

Ceci l'acheva. Les guides et le fouet s'échappèrent en même temps de ses mains, et il succomba à un sommeil bien autrement profond que celui de sa femme.

Le bidet chétif, livré complètement à lui-même, faisait acte de courage et de bon vouloir; il gravissait, avec lenteur, il est vrai, mais avec persistance, la route de plus en plus escarpée qui reliait à l'un des plateaux de la chaîne des Vosges la vallée verte et profonde où le village de Rixviller se trouvait assis.

Au moment où, après une marche de deux heures, la carriole atteignait ce plateau avec les voyageurs endormis, l'horloge d'un clocher voisin sonnait onze heures, et l'on entendait distinctement les vibrations du métal dans le grand silence de la nuit.

Il est bien vraisemblable que la pérégrination nocturne de nos personnages aurait continué à s'accomplir sans accident, si le bizarre équipage ne fût arrivé à un endroit où la route se trouvait en réparation.

Les ouvriers avaient entassé des cailloux au milieu de la chaussée, et une lanterne placée sur ces cailloux signalait la présence de l'obstacle.

Le bidet ne s'y trompa point et prouva son intelligence en tournant à gauche au lieu d'aller se heurter contre les cailloux; malheureusement, il décrivit une ellipse trop prolongée; la crête d'un talus s'éboula sous l'une des roues, et la carriole, perdant l'équilibre, roula dans un fossé profond, où elle se brisa complètement avec un grand bruit de ferraille.

Ce fut un moment terrible. Péline, réveillée comme un coup de foudre, fut saisie d'une épouvante indicible en se sentant prise sous les plis détendus de la toile qui servait de capote à la voiture, et en attendant les cris aigus poussés par sa fille. La petite Georgette n'avait d'ailleurs aucun mal et la frayeur seule lui arrachait ces clameurs désespérées.

Bientôt rassurée à l'endroit de son enfant, Péline s'inquiéta pour son mari.

Le saltimbanque ne donnait aucun signe de vie. On ne l'entendait point se plaindre.

Péline supposa qu'il avait été lancé au loin dans la chute, et elle l'appela.

Un long et douloureux soupir fut la seule réponse qu'elle obtint. Ce soupir s'exhalait tout près d'elle. Il était évident que Jean Rosier gisait, comme sa femme et sa fille, parmi les débris de la carriole, et le soupir qu'il venait de pousser dénotait une douleur aiguë.

—Jean, reprit P'rine, où es-tu ?

—Je suis là, répondit le saltimbanque d'une voix très-faible.

—Souffres-tu ?

—Horriblement....

—Es-tu blessé ?

—Oui.

—Est ce que c'est grave ?

—J'en ai peur.

—Où est ta blessure ?

—Au-dessus du genoux....

J'ai la jambe prise sous le brancard... impossible de la dégager. Le cheval, qui s'est tué, je crois, car il ne bouge, pèse de tout son poids sur l'avant-train.... D'ailleurs, au moindre mouvement, mes douleurs deviennent si aiguës que le cœur me manque tout à fait.

—Patience et courage, mon homme, je vais à ton aide.

—Dépêche-toi donc, murmura Jean Rosier d'une voix de plus en plus faible, dépêche-toi... car il me semble que je vais mourir.

Si incommode et si difficile que fût sa position, Pé-rine trouva cependant moyen de glisser sa main dans sa poche ; elle en tira un couteau, qu'elle ouvrit, et, avec ce couteau, elle fendit la toile qui l'emprisonnait dans ses plis.

Aussitôt libre et après avoir assis sur le revers gazonné du talus la petite Georgette dont les larmes coulaient toujours, mais qui ne criait plus, elle s'occupa de son mari.

Jean Rosier avait bien véritablement la jambe engagée sous la limonière. Le cheval, en tombant, s'était brisé l'épine dorsale (causé de mort foudroyante) ; il pesait de tout son poids sur le brancard, par conséquent sur le membre blessé, et la douleur devait être effroyable.

Le saltimbanque, complètement dégrisé par cette souffrance, faisait preuve d'un grand courage. Il serrait les dents et laissait à peine échapper de seconde en seconde un gémissement presque indistinct, ou plutôt une sorte de râle.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! comment donc faire ? s'écria Pé-rine après s'être rendu compte de la situation, autant que les ténèbres le lui permettaient.

—Ne peux-tu me dégager en soulevant un peu la carriole ? demanda le saltimbanque.

—Je vais essayer.

Pé-rine saisit le brancard ; elle se roidit ; elle fit un appel à toute son énergie, à toutes ses forces, mais sans résultat.

—C'est trop lourd, murmura-t-elle avec un immense découragement, je ne peux pas... je ne peux pas.

—Parce que le poids du cheval te gêne, répondit Jean, mais coupe les courroies qui l'attachent au brancard, et l'impossible deviendra facile.

La jeune femme se hâta de suivre les indications de son mari, et, après avoir tranché avec son couteau les cordes et les cuirs des harnais, elle s'aperçut avec joie que le brancard céda légèrement.

Sans perdre une seconde, elle prit son mari par les épaules et l'attira lentement à elle. Aucune résistance ne se fit sentir. Le corps obéit d'une façon passive à la traction opérée sur lui. Déjà Pé-rine commençait à croire que Jean Rosier n'avait reçu dans la chute aucun blessure vraiment sérieuse.

Elle se trompait.

Au moment où le membre, si longtemps engagé, se trouva libre enfin, le saltimbanque poussa un cri sourd, se tortilla comme dans une convulsion suprême, et retomba sans connaissance.

Alors une terreur folle s'empara de Pé-rine.

Elle ne se dit point que la douleur physique, parvenue à un certain degré d'acuité, amène à sa suite l'évanouissement ; elle se persuada que son mari était mort, et, s'agenouillant à côté de lui, elle se mit à sangloter avec une indicible amertume, ne faisant trêve à ses gémissements et à ses lamentations

que pour appeler au secours d'une voix désespérée.

Mais il était onze heures du soir ; le lieu était isolé, la route déserte, et les appels de la pauvre femme restaient sans réponse.

Georgette ne comprenait rien à ce qui se passait, mais en voyant la bruyante douleur de sa mère, elle s'était remise à pousser des cris aigus.

Tout à coup Pé-rine tressaillit et se demanda si elle était le jouet d'un rêve, d'une illusion.



Goutran de Strévy.

L'une des ses mains, placée sur la poitrine de son mari, venait de constater un mouvement léger de ce corps qu'elle croyait privé de vie.

En même temps Jean Rosier, qui commençait à reprendre ses sens, demanda d'une voix très-faible :

— Pourquoi pleures-tu ?

Le cri de joie que poussa Périne en attendant parler son mari, fut une réponse éloquent à cette question. Jean Rosier la comprit, et il poursuivit aussitôt :

— Tu me croyais mort, n'est-ce pas ?

— Oui... c'est vrai... balbutia la jeune femme, tu ne parlais plus, tu ne respirais plus, et ton corps était devenu toute froid.

— Je m'étais évanoui comme une femelle ! s'écria le saltimbanque. Et, tonnerre, il y avait de quoi ! une barre de fer rouge traversant ma chair ne m'aurait pas fait tant de mal !

— Mon Dieu... mon Dieu... reprit Périne avec une inquiétude renaissante, qu'as-tu donc ?

— J'ai ce qui pouvait m'arriver de pis, puisque je ne me tuais pas sur le coup, répéta le saltimbanque.

— Tu me fais frissonner ! Qu'est-ce donc ?

— La cuisse cassée au-dessus du genou.

Périne poussa un cri d'angoisse.

— La cuisse cassée ! répéta-t-elle.

— Mon Dieu, oui... ni plus ni moins.

— Mais, on peut en mourir ?

— Parfaitement bien, surtout quand la fracture n'est pas soignée tout de suite.

— Que faire ? que faire ?

— Il n'y a pas deux parties à prendre. Si nous restons là en face l'un de l'autre, nous ne nous en tirerons jamais, et mon affaire est claire comme le jour. Vas donc au plus proche village, et tâche de trouver des âmes charitables, des gens de bonne volonté, qui veuillent bien prendre soin de moi et me venir chercher ici.

— L'abandonner ! te laisser seul !

— Bah ! ce ne sera pas pour longtemps.

— Je n'en aurai jamais le courage.

— Aimes-tu mieux, faute de secours, me voir crever dans ce fossé comme un chien ?

Jean Rosier s'interrompit, et deux ou trois jurons s'échappèrent de ses lèvres.

— Ah ! que je souffre ! cria-t-il ensuite, les damnés ne souffrent pas tant dans l'enfer ! Va vite, Périne ! ne perds pas une minute, pas une seconde, car je deviendrais fou, s'il me fallait endurer longtemps ces tortures !

— Oui, oui, j'y vais... répondit la jeune femme dont la tête s'égarait, patience et courage, Jean ! espère ! Je laisse Georgette à côté de toi, et je vais t'amener du secours. Dans un instant je reviendrai, je te le promets, et je ne serai pas seule.

Tout en disant ce qui précède, Périne avait gravi rapidement le talus, du haut duquel nous avons vu dégringoler la carrel.

Une fois sur la route, par conséquent sur le plateau, elle s'orienta de son mieux et, au lieu de retourner en arrière, dans la direction de Rixviller, elle se mit à marcher rapidement en avant.

Son inspiration était bonne, car à peine avait-elle parcouru

un espace de deux ou trois cents pas, qu'elle se trouva à l'extrémité d'une muraille couronnée de grands arbres, qui sans aucun doute devait servir de clôture au parc d'une habitation.

Périne continua, et elle atteignit bientôt une grille d'apparence aristocratique, derrière laquelle une double ligne de grands marronniers indiquaient une avenue et formaient une voûte épaisse de branchages.

À l'extrémité de cette voûte (sorte de grandiose tunnel végétal, les clartés tombant des étoiles permettaient d'entrevoir en partie la façade blanche d'un bâtiment percé de fenêtres nombreuses.

Une lueur assez vive brillait derrière les vitres de l'une de ces fenêtres, et semblait annoncer qu'une personne au moins veillait encore dans l'habitation.

Périne se dit aussitôt qu'il lui fallait à tout prix attirer l'attention de cette personne. Mais de quelle façon s'y prendre ?

Elle essaya d'ouvrir la grille ; une lourde serrure la fermait solidement, il lui fut impossible même de l'ébranler.

Enfin elle découvrit une chaîne de fer pendant le long de l'un des pilastres. Elle la saisit et l'agita de toutes ses forces ; une cloche résonna dans le jointain et les aboiements furieux d'un chien répondirent à ce bruit qui troublait le silence de la nuit.

— On doit m'entendre... on va venir ! pensait Périne en continuant à secouer la chaîne et à mettre la cloche en branle.

Effectivement, au bout de quelques minutes, les aboiements du chien se rapprochèrent et les sonorités d'un pas lourd retentirent sous la voûte de verdure de l'avenue.

Alors la forme rustique d'un jardinier sommairement vêtu surgit confusément dans l'obscurité.

De la main droite ce jardinier tenait un fusil double, plus grand que lui, et de la gauche il maintenait, non sans peine, à l'aide d'une corde passée dans son collier, un énorme chien de berger.

Arrivée à dix ou quinze pas de la grille, l'homme s'arrêta, et d'une voix assez mal assurée, il formula cette manière de sommation :

— Je fais à savoir au malfaiteur nocturne qui se permet de jeter la perturbation dans les alentours en carillonnant à une heure indue à la grille du parc, que s'il est animé des intentions les plus innocentes, il ait à s'en justifier présentement. Faute de quoi je lui déclare que je vais faire feu sur lui de mon fusil, qui est à deux coups, et qu'ensuite je lâcherai le chien, qui est très-méchant. Une fois, deux fois, trois fois, répondez ! qui que vous êtes ?

VI.—Secours.

— Je suis une femme, s'écria Périne, une pauvre femme bien malheureuse.

Rassuré par cette déclaration, et surtout par l'organe évidemment féminin de son interlocutrice, l'homme au fusil double se rapprocha de la grille et regarda son interlocutrice à travers les barreaux.

— Une femme, répéta-t-il après un instant d'examen, une personne du sexe. C'est, ma foi, vrai.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Mais ce n'est point une raison pour se permettre de caril-

lonner au milieu de la nuit et d'importuner les gens dans leur premier sommeil? Au fait, qu'est-ce que vous voulez? Qu'est-ce que vous demandez?

—Du secours, balbutia Périmé.

—Pour qui?

—Pour mon mari... Notre carriole a versé, tout près d'ici, et il s'est cassé la jambe en tombant.

—Ah! diable! et où est-il, à l'heure qu'il est?

—Dans le fossé, sur le lieu de l'accident.

—Quand vous est-il arrivé, cet accident?

—Il y a une demi-heure tout au plus.

—D'où veniez-vous?

—Du village de Rixviller où nous avons soupé.

—Où alliez-vous?

—A la foire de Reuquemont.

—C'est bien la vérité, tout cela?

—Si c'est la vérité!... Ah! monsieur, je vous le jure sur la vie de ma chère petite fille, de ma Georgette, que j'ai laissée auprès de son père.

L'homme au fusil double se tourna du côté de l'habitation qu'on entrevoyait dans le lointain, sous le verdoyant tunnel de l'avenue.

—Mme la comtesse n'est pas encore couchée, dit-il ensuite, on voit de la lumière dans sa chambre. Je vais la prévenir de ce qui se passe, et ensuite, si elle le permet, je reviendrai avec des domestiques, nous ouvrirons la grille et nous porterons au château votre mari.

—Ah! mon Dieu! s'écria Périmé, encore des retards!

—Dam! vous comprenez, je ne puis prendre sur moi...

—Mais si votre maîtresse allait ne pas consentir...

—Oh! quant à ce qui est de ça, aucun danger. Mme la comtesse est bonne comme le bon pain, et quand il s'agit de venir en aide à une créature qui souffre, elle ne sait pas ce que c'est que de dire nonni.

—Allez donc, alors, au nom du ciel, allez vite!

—Ne vous impatientez point, je reviens. Avant dix petites minutes, vous me reverrez.

Et l'homme au fusil double, tournant sur ses talons, s'éloigna dans la direction du château, emmenant avec lui son chien de berger, qui continuait à grogner et à montrer les dents.

Nous n'entreprendrions point de décrire les angoisses qui torturèrent Périmé quand elle se vit seule de nouveau. L'attente et l'incertitude peuvent compter parmi les plus cruelles entre toutes les souffrances, et la malheureuse en eut sa part en frissonnant:

—S'il allait ne pas revenir!

Grâce au ciel, ce pressentiment funeste ne devait pas se réaliser. Avant que les dix minutes se fussent écoulées, les clartés de plusieurs lanternes brillèrent dans l'avenue, se rapprochèrent rapidement et le premier interlocuteur de Périmé reparut, débarrassé de son chien et accompagné de deux valets.

Ceux-ci portaient un brancard improvisé sur lequel on avait placé un matelas.

La grille fut ouverte, et les trois hommes, guidés par Périmé, se dirigèrent vers l'endroit où Georgette sanglotait à côté de son père, près du cheval mort et de la carriole brisée.

—Saperlipopette! je l'avais pourtant dit au cantonnier, à ce tantôt, qu'il serait cause de quel malheur en encombrant

comme ça le chemin, nuitamment, avec sa pierraille. Il n'a point voulu m'écouter et voilà que le malheur est arrivé tout justement comme je l'avais dit. C'est bien fait!

Personne ne remarqua cette étrange conclusion, et les domestiques étendirent sur le brancard, avec des précautions infinies, le saltimbanque qui souffrait mort et passion à chaque mouvement, et qui mordait son mouchoir de poche pour ne pas crier.

Chargés de ce fardeau, les valets gravirent, non sans peines, le talus, et reprirent le chemin de l'habitation.

Périmé, le visage inondé de larmes muettes, et tenant par la main la petite Georgette, les suivit.

Le cortège venait de s'engager sous la sombre verdure de l'avenue lorsque Jean Rosier, étouffant de son mieux un juron que lui arrachait la douleur, demanda brusquement:

—Arriverons-nous bientôt?... De par tous les diables, je souffre trop!

—Un peu de patience, mon brave, nous y sommes dans l'instant, répondit le beau parleur auquel nous donnerons désormais son vrai nom de Jérôme Pichard.

Disons tout de suite que Jérôme Pichard était devenu jardiner, dans son âge mûr, après avoir rempli, durant les années de sa première jeunesse, les honorables fonctions de petit clerc chez le principal huissier du canton; mais le jeune saute-ruisseau, mordant médiocrement aux assignations et aux saisies et ne rentrant à l'école que le soir quand il était chargé le matin de porter à domicile un papier timbré, son patron l'avait mis à la porte en le gratifiant d'un de ces coups de pied, gaillardement appliqués, qui faisaient jadis le succès des pantomimes des Fumambules.

—Où me portez-vous? reprit Jean Rosier.

—Au château de Rochetaille, répliqua Jérôme, chez Mme la comtesse de Kérouad, une dame qui n'a point sa pareille pour ce qui est de la bonté, générosité, charité, et autres vertus généralement quelconques,apanage du beau sexe auquel nous devons nos mères et nos épouses, et je vous garantis, mon brave, que vous pouvez vous vanter d'avoir une fière chance de vous être dénommé comme ça la patte tout près du château, car vous y serez soigné comme un roi.

Le saltimbanque poussa un soupir. Si consolante que fût la perspective offerte par Jérôme, elle ne parvenait point cependant à lui faire oublier les tortures qu'il endurait.

Le petit cortège avait parcouru l'avenue dans toute sa longueur et il atteignait une allée circulaire, contourant un gazon de forme elliptique, pour aller aboutir au péristyle du château.

Ce château dont la construction remontait à la fin du dernier siècle, était une demeure élégante et gracieuse, mais sans importance, et méritait plutôt le titre de pavillon coquet que celui d'habitation seigneuriale.

Un perron de pierre blanche, à double rampe, placé au point central de la façade, juste en face de l'avenue et garanti du soleil et de la pluie par une marquise que soutenaient de frères colonnettes, donnait accès dans les appartements du rez-de-chaussée.

—Voilà Mme la comtesse, dit à demi voix Jérôme à Périmé en lui poussant le coude; elle est descendue de sa chambre, elle vous attend, elle veut vous recevoir elle-même. Hein! quel le brave dame.

Périne leva machinalement les yeux, et, à la lueur d'une lampe placée dans le vestibule, elle vit une forme blanche, svelte et gracieuse, debout sur la plus haute marche du perron.

Cette forme, ou plutôt cette femme, descendit lentement les degrés, fit quelques pas audevant des nouveaux venus, et l'expression d'une pitié profonde se peignit sur son visage à l'aspect du blessé, pâle comme s'il n'avait pas une goutte de sang dans les veines, et les traits décomposés par la douleur.

Ensuite elle tourna ses grands yeux vers Périne et vers la petite Georgette, et une larme coula sur sa joue.

—Ce pauvre homme est votre mari? demanda-t-elle d'une voix émue.

—Oui, madame, répondit Périne.

—Il souffre beaucoup?

—Horriblement, madame.

—Oh! oui, murmura le saltimbanque, horriblement... je souffre à mourir.

—Rassurez-vous, reprit la comtesse, on ne meurt point d'une fracture, si grave et si douloureuse qu'elle soit d'ailleurs, et les soins les plus assidus vous seront prodigués. Nous vous guérirons, monsieur, je vous le promets, et nous ferons en sorte que votre rétablissement soit prompt.

Périne saisit la main de la jeune femme et la porta vivement à ses lèvres en balbutiant:

—Oh! madame, vous êtes bonne; soyez bénie!

La comtesse de Kéroual retira doucement sa main.

—Ne me remerciez pas, dit-elle; ce que je fais, ce que je veux faire est bien naturel. Qui donc ne s'estimerait heureux de soulager de tout son pouvoir une si grande infortune?

Puis se penchant vers Georgette, dont elle couvrit les joues de baisers, elle ajouta:

Cette belle enfant est à vous?

—Oui, madame.

—Moi aussi, j'ai une fille, une fille de l'âge de la vôtre. Vous la verrez demain. Mais ce n'est pas à ces petite anges qu'il faut songer cette nuit, c'est à celui qui souffre.

Mme de Kéroual se tourna vers les valets.

—Portez le blessé dans la chambre bleue, leur dit-elle, le lit est tout préparé pour le recevoir. Le cabinet qui touche à cette chambre est grand, madame et sa fille y coucheront.

—Oh! madame, interrompit Périne, ne songez pas à moi. Je veillerai près de mon mari.

—Vous ne pouvez veiller toujours; il faudra ménager vos forces, vous en aurez besoin. J'exige donc que vous vous reposiez cette nuit.

Les valets gravirent les marches du perron et se dirigèrent vers la chambre bleue.

Mme de Kéroual les suivit, et, aussitôt qu'ils eurent placé Jean Rosier sur le lit, non sans lui arracher, malgré toutes leurs précautions, des imprécations sourdes et des plaintes étouffées, elle demanda à l'un de ces hommes:

—Savez-vous, Pierre, si le successeur du docteur Gérardmer, le nouveau médecin qu'on attend à Rixviller, est arrivé?

—Je ne sais pas, madame la comtesse, répondit le valet de chambre.

—Mais je sais, moi! s'écria triomphalement Jérôme Pichard; il est arrivé depuis plus d'une quinzaine; il s'appelle le docteur Perrin; sa famille a du bien dans la Haute-Saône, du

côté de Vesoul; il a étudié à Paris; c'est un habile homme, à ce qu'on prétend.

—Et, reprit la jeune femme, vous, Jérôme, qui êtes si bien renseigné, savez-vous aussi où il demeure?

—Certainement, madame la comtesse. Je suis la gazette du pays, moi, sauf le respect que je dois à madame la comtesse. Le docteur Perrin loge à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, chez la veuve Monique Clerget (une brave femme) en attendant que les ouvriers aient fini d'arranger pour lui l'ancienne maison du docteur Gérardmer.

—Vous entendez, Pierre, reprit Mme de Kéroual; vous allez seller deux chevaux, vous monterez l'un, vous conduirez l'autre en main, vous galoperez jusqu'à Rixviller et vous ramènerez avec vous le nouveau médecin, en le prévenant qu'il s'agit de réduire une fracture, afin qu'il se munisse de tous les instruments qui lui peuvent être nécessaires. Ne perdez pas une minute et ne ménagez point les chevaux. Il faut que dans une heure et demie vous soyez de retour.

—Madame la comtesse peut être tranquille, reprit le valet de chambre. Dick et Dolly sont de bonnes bêtes; nous irons comme le vent.

Il sortit de la chambre, et, au bout de cinq minutes, on entendit retentir, sous les grands arbres de l'avenue, le galop impétueux de deux chevaux.

—Patience et courage! murmura Mme de Kéroual en s'approchant du blessé; le docteur a besoin de se créer une clientèle dans le pays, il ne se fera pas attendre, et, Dieu aidant, tout ira bien.

Jean Rosier ne répondit que par un long soupir.

—Le docteur, sans doute, aura besoin de bandes, reprit la comtesse en s'adressant à Périne, et en allumant des bougies; si vous le voulez bien madame, nous allons en préparer ensemble. Il y a deux lits dans ce cabinet, ajouta-t-elle en ouvrant une porte. Pendant que je vais aller chercher du linge, couchez votre chère petite fille; la pauvre enfant tombe de fatigue, et, à son âge, rien ne saurait remplacer le sommeil.

Puis Mme de Kéroual, prenant un flambeau sur la cheminée, sortit de la chambre sans attendre la réponse de Périne.

Cette dernière joignit les mains et murmura des lèvres et du cœur cette fervente action de grâce:

—Seigneur, mon Dieu, au milieu de mon infortune, votre bonté me gardait une consolation: vous m'avez amenée dans la maison d'un ange!

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ

Parait tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.